



Communiqué de presse pour *Liquid Diet* à la Galerie Hussenot
Par Pierre-Alexandre Mateos & Charles Teyssou

Au menu du jour à la galerie Hussenot, une installation historique de Mike Kelley, *Liquid Diet* (1989-2006) mise en collision avec une série de nouvelles sculptures de Gina Fischli.

Dans *Liquid Diet*, l'artiste californien propose une architecture gargoteuse de pub irlandais composée de jerricans de bières, de trèfles hagards et de *leprechauns*, petits vieillards sournois rouges et verts issues du folklore Craic. Cette installation du petit maître de CalArt, devient le théâtre d'une purge éthylique, une scène christique rendue dans toute sa trivialité. La fête est finie et les toilettes sont sales. Aux murs, trois vidéos de militants catholiques de l'IRA incarcérés dont Bobby Sands qui entamera une grève de la faim à l'issue fatale. Sand et ses camarades, maculeront les murs de prisons de trainées de merde, geste tragique où le corps est le dernier bastion politique dans cette période trouble où s'affrontent catholiques et protestants. Ce banquet de guerre civile est un triomphe de l'incontinence où tous les orifices débordent.

Peut-être est-ce l'effet de la relecture par Kelley des *Seagram Paintings* de Mark Rothko sur l'un des murs de cette taverne fétide. Ses formats horizontaux de *Dark Color Field Paintings* furent à l'origine pensés pour le restaurant *Four Seasons* à New York et devaient rendre les clients malades. Le vert, marron et orange profonds de Rothko sont ici relégués à l'encombrement banal de fluides physiques : vomissement, excrément et urine crachés par des clients en stade terminal. La transcendance spirituelle de l'artiste abstrait (qui pensait ses peintures pour des temples) est désacralisée et ramenée à une crudité terrestre. Kelley poursuit ainsi son projet de renversement de la métaphysique occidentale en replaçant le corps au-dessus de l'esprit, l'énergie libidinale et dionysiaque l'emportant sur la cérébralité et la belle forme apollinienne. A travers ces réseaux de symboles et d'informations, c'est toute la machine de sublimation et de désublimation chère à Mike Kelley qui est ici à l'œuvre, le *Catholic Taste*¹ organique contre l'hygiénisme et la politesse protestante, la classe moyenne inférieure contre le goût d'une bourgeoisie feutrée.

Surplombant cette scène, Gina Fischli nous entraîne dans des palais de sucres à la Antonin Carême « le chef des rois, et le roi des chefs ». Pastillées, laquées, glacées, ces mignardises miment les architectures de donjons, de tourelles et de jardins d'apparats ou l'on effectue des pèlerinages romantiques. Inspirées par des châteaux médiévaux ou néo-gothique allemands et anglais, ces sculptures pâtisseries semblent être le résultat d'une recette enfantine élaborée par Franz West et Walt Disney. Pourtant, quelque chose dénote dans leurs allures, comme si elles vacillaient ou souffraient d'un défaut de cuisson. Sous un autre angle, elles apparaissent boiteuses, un peu grossières comme issues d'un épisode de cauchemars en cuisine. Ses fantaisies de saccharoses sont le fruit d'une compétition impitoyable de mères débordées pour livrer le cake parfait. Panique à Beverly Hills.

¹ Mike Kelley : *Catholic Tastes*, Whitney Museum, 1993

Derrière ses monuments diabétiques, l'artiste s'amuse aussi d'une aristocratie coupable et pâlotte dont les prétentions ornementales sont comme avilies par la crème fouettée. Les châteaux comme les pâtisseries d'ambassadeurs ont cette qualité perverse de dissimuler les guerres et les secrets de familles trop ingrats pour être révéler. Ses folies sont pour le dire avec Brecht qui distingue doctement l'art noble de l'amateurisme des *kulinärisch*, des Neuschwanstein de vitrine. Ses œuvres qui assument une part de fatigue et les aléas des coulisses nous laissent ainsi à notre propre malice, entre ravissement et désillusion, crédulité et désenchantement.

Dans leur quête esthétique, les deux artistes épousent une phénoménologie du dégoût embarrassant la hiérarchie des valeurs. *A taste of disgust* qui s'exprime par le trop-plein et la souillure pour l'un ou par une frivolité pataude pour l'autre. L'excédent et le gaspillage sont ainsi éliminés dans des formes ritualisées : une sordide Saint Patrick ou un concours de plastique culinaire. En empruntant des chemins de bavures, *loose* et grimaçant, ils nous exposent à des mythes au rabais, des états de descente et de lendemains blêmes d'où on observe le monde avec une sévère gueule de bois.